

Dieu, le retour ?

Dieu a créé beaucoup de choses mais pas la psychanalyse.

En revanche, Freud et Lacan lui ont taillé une veste sur mesure.

Une veste, même de votre peau n'est jamais sans sa doublure.

C'est elle qui est cette raclure de Sujet-supposé-savoir. *La super-chérie*, Dieu auquel tout le monde croit, et peut-être bien moi aussi, même s'il est un peu malade.

Il n'a pas la même tessiture que l'Autre, celui de la tradition, qui est d'une autre envergure.

Pour Freud, Dieu est un symptôme.

Une formation de l'inconscient structuré comme un langage.

Pour Lacan, Dieu est dire.

Il ek-siste, hors symbolique, attendant à l'inconscient dont nous sommes affligés du fait du signifiant.

Ces Dieux (binaire pour Freud, et trinitaire pour Lacan) sont, pour parler topologie, dans un rapport de voisinage, même s'ils se distinguent. Ils n'ont pas encore reçu leurs lettres de créance, de la vraie religion, la Catholique Romaine, autrement dit du Vatican tout spécialement sollicité par Lacan.

Dieu donc :

1. — On en parle.

Ce que font les théologiens et les Pères de l'Église. Freud et Lacan en parlent aussi mais ils n'entrent pas vraiment dans la distinction entre l'Église et la religion.

2. — On peut le faire parler.

Ce que font Moïse au Sinaï, Lacan à Rome pour sa Troisième, mais pas Freud.

3. — On peut enfin lui parler.

Comme Schreiber ou les mystiques. Mais ni Freud ni Lacan ne l'ont fait.

Je vais vous en parler, le faire parler et lui parler.

Après quoi, il vous sera loisible de vous « a »thée pour conclure s'il ek-siste ou pas.

Dieu, si je dis que j'y crois, on va me mettre à l'épreuve de démontrer son

existence.

Si je dis que je n'y crois pas, on dira que c'est une dénégation, mais ça suffira pour preuve de son existence pour moi. On ne me demandera pas de le démontrer.

Y croire ou pas, c'est donc du pareil au même, même si entre les deux il y a la place pour une petite différence.

Cette différence, dans la perspective de la tradition judéo-chrétienne — car pour les dieux des autres religions je suis incompetent et je ne m'y intéresse pas —, cette différence, vous aller la saisir tout de suite si je vous chante une petite chansonnette, je ne me souviens plus comment on appelle ça, et que certains d'entre vous connaissent bien.

Je la chantais quand j'étais enfant de chœur à Saint-Jean Baptiste de la Salle où on n'a jamais si bien parlé d'amour :

« Je crois en toi mon Dieu, jeeeeux crois en Toi.

L'ombreeeeux voile mes yeux maiséééj'ai la foi.

Je voudrais chaque jour monter en ton amour.

Plus près de toi mon Dieu, plus UUU près de toi. »

Là, on distingue toute de suite la différence entre la croyance et la foi. La foi, mon dieu, c'est le cas de le dire, on le sait par ceux qui ont témoigné l'avoir rencontrée, de Saint Paul et toute la ribambelle qui a suivi, dont le dernier avatar est ce chroniqueur célèbre du Figaro, André Frossard, qui nous a bassinés avec ça jusqu'à la fin de son âge.

La foi, quand on la rencontre au détour d'un chemin, elle est foudroyante.

Avec la foi, l'avenir peut devenir radieux, plus serein mais pas toujours. En tout cas, elle vous forge un sujet décidé.

Il faut donc distinguer deux sortes de coup de foudre :

le coup de foudre de l'amour, auquel cas, si ça vous tombe dessus, vous êtes foutu pour longtemps.

Faut le temps pour en sortir.

Le coup de foudre de la foi est d'une autre nature.

Quand ça vous tombe dessus, la foi qui s'ensuit va se produire selon la séquence temporelle : coup de foudre, aveuglement, être jeté par terre, ténèbres (ou *Nuit obscure*) puis, réveil et lumière (ce qui peut nous rappeler Heraclite et la passe de Lacan).

Les ténèbres ou *La Nuit obscure* sont des traversées sauvages de la fonction phallique qui amènent le sujet sur l'autre rive, dans l'au-delà du

phallus où sérénité et béatitude ne sont pas sans évoquer un rapport d'horizon avec la jouissance féminine.

Freud ne s'est pas intéressé à la foi, il n'était pas foireux de nature.

Mais pour la croyance, il l'a dit sans ambiguïté : pour être psychanalyste, le minimum exigé est de croire à l'inconscient.

Cela est exigé pour le psychanalyste alors que pour l'analysant on lui demande simplement pendant les entretiens préliminaires de croire que son symptôme a un sens à déchiffrer, et une cause à trouver, avant de l'envoyer sur le divan.

Sur cette question Lacan a répondu par un petit bougé en faisant la différence, pour le sujet, entre y croire et le croire.

On peut poser alors la problématique des distinctions nosographiques à faire entre névrose et psychose.

Pour la perversion, c'est réglé :

Le pervers ne se situe pas du côté de croire ou d'y croire en Dieu, car de structure c'est un farouche défenseur de la foi.

Une remarque s'impose ici :

La clinique classique, qui distingue la psychose, la névrose et la perversion, en fonction des rapports du sujet avec la structure de langage incorporée, est à mon sens peu utile dans la pratique psychanalytique.

Je propose de lui substituer une clinique du discours. Ce qui signifie que l'on définit le sujet non pas par ce qu'il est, mais parce qu'il dit.

C'est une clinique, parfaitement lisible chez Freud.

Il préférerait en effet privilégier la singularité de chaque sujet plutôt que de le catégoriser en fonction de la théorie (voir par exemple « *Un cas de paranoïa qui contredit la théorie* »).

Cette clinique du discours, qui s'invente pour chacun, est celle de ce que dit le sujet en analyse.

Ce qu'il dit, ce sont par exemple les questions de toujours que se posent les humains, sans pour autant en trouver les réponses, ainsi :

Qu'est-ce qu'une femme, ou un homme ?

Que veut la femme ?

Qu'est-ce qu'un père ?

D'où viennent les enfants ?

Etc.

Dans notre monde moderne on en peut ajouter d'autres :

À quelle heure le préposé de France Télécom va venir régler ma Livebox ?

À quelle heure mon TGV sera en gare d'Auschwitz ?

Pourquoi les Juifs ne sont-ils pas gentils ?

Quand et où Michael Jackson a-t-il été enterré ?

Dans ce dernier exemple, il s'agit de propos répétés en boucle par des centaines de millions de jeunes et diffusés à travers le monde par tous les médias, au moment de l'annonce de la disparition brutale de cette idole. Qu'un tel chanteur ait pu susciter toute sa carrière durant une ferveur quasi mystique parmi ses fans, m'amène à dire ici que pour ces jeunes il était un *sujet-supposé-savoir* (les faire jouir).

Sa mort tragique était à la mesure de sa geste, en ce monde **occidenté** (Lacan).

Il avait en effet décidé de s'effacer comme sujet, tant il était proche de son être ; ce qui produisait cette flambée collective de l'amour de transfert sur lui pour la cause d'un désir et d'une jouissance dont il était le tenant-lieu.

Par sa mort, il s'éternisait tel un Dieu moderne pour les générations de nos enfants, ce qui donne un mode de présence si intense à la subjectivité de notre temps.

On a pu voir des manifestations publiques, au niveau du collectif et sans précédent, de ce que l'on qualifie d'être la dite « *jouissance féminine* ».

Je suis toujours très étonné de constater comment les psychanalystes ne se sont jamais intéressés à ces manifestations de type « *foule freudienne* » non pas pour un dictateur, ni pour la guerre, mais bien dans la paix.

Non, les psychanalystes préfèrent encore Le Bernin et les mystiques religieuses, qu'ils n'ont jamais vu, pour parler de ces choses, à vrai dire encore bien énigmatiques.

Faut-il aimer Dieu ?

Si Dieu est infiniment bon et aimable, dit la vraie religion, alors pourquoi ne pas l'aimer ?

Un être aussi rare, mais qui parfois peut « *laisser en plan* », le sujet, comme Schreber en fait l'expérience, on ne risque pas grand-chose à l'aimer malgré tout.

De toute façon, comme il ne répond jamais, on peut dire qu'il ne nous a jamais contrariés non plus.

Ce qui n'est pas le cas de la religion, surtout de La vraie, jamais sans son Église.

A. — Pour le psychotique, c'est plus facile d'en prendre acte : son incroyance de structure lui en ouvre l'horizon.

Un Schreber a beau se vouloir femme pour servir la jouissance de Dieu, il s'est aperçu très tôt, modestement sans doute mais c'est un début, que Dieu omniscient était incapable de connaître les horaires des chemins de fer.

Comme le nommé Socrate de la SNCF.

C'est par là que Schreiber s'engage sur la voie non seulement du savoir à inventer mais aussi du faire-savoir en quoi consiste l'écriture de son livre pour se sortir des griffes de Dieu.

Il y parviendra, mais la suppléance ne tiendra pas.

Ce n'est pas raison pour ne pas s'en faire enseigner.

Joyce aurait trouvé mieux :

D'abord il s'est trouvé une femme, qui lui allait comme un gant retourné, pour lui faire des enfants.

Puis il s'est fait de lui-même père nommant, se nommant de son nom de « sinthome-à-roulettes ».

Il invente une nouvelle *père-version* que nous devrions lui envier, de l'avoir fait sans passer par l'inconscient, en se désabonnant de lui.

B. — La voie mystique me paraît trop coûteuse.

Il ne me viendrait jamais à l'idée d'aller à Rome pour me rouler dans le sable brûlant du Colysée, respirer l'odeur du sang versé par les martyrs, comme le faisait Sainte Thérèse d'Avila.

Au sang des martyrs, je préfère l'encre des savants.

C. — Pour le névrosé, il est plus difficile de se passer de Dieu, surtout s'il est inconscient.

La psychanalyse est un recours, qui permet l'émergence d'un nouvel amour ne passant ni par la croyance ni la foi ; un amour adressé au savoir pour sa conquête.

Pour chacun, il faut le temps pour l'inventer, son sinthome, dans sa différence absolue ; le sinthome qui n'est pas élucubration de savoir, mais *le savoir-y-faire* avec la (sa) jouissance, pour obtenir la satisfaction de la fin, qui est autant celle du corps que du sujet.

Et donc des affects énigmatiques, du goût ou de l'horreur, entre autres.

L'athéisme de Freud.

De Dieu, il s'en fout.

Il le ramène à la mesure de la psychanalyse, en restant fidèle à la tradition juive de la lettre, en suivant son déplacement dans les textes.

Freud traite la religion avec beaucoup de désinvolture.

L'avenir de cette illusion, soit la religion, assimilée par lui à une névrose collective plutôt obsessionnelle, sera dissipé par la science.

Il était optimiste devant la montée en puissance de la science en son temps.

On ne savait pas encore quels ravages elle causerait dans la civilisation.

La démarche de Freud reste conforme à la tradition de la religion juive, qui est une religion de l'étude, pour laquelle la lettre doit être sans cesse interprétée.

Elle fait plus appel au savoir qu'à la croyance.

À la différence de la chrétienté qui fait appel plutôt à la croyance et à la foi aux mystères qu'à l'étude et à la lecture.

Mais aussi, à la religion de l'Islam, qui est la religion du livre figé, dont la lettre n'a pas à être réinterprétée sans cesse.

Lacan reprochera à Freud son christocentrisme.

En sauvant le père, du même coup il sauverait la religion.

Mais la position de Freud est plus complexe, raison pour laquelle, pour les Juifs, il est chrétien et pour les Chrétiens, il est juif.

L'athéisme de Lacan.

Il est plus difficile à cerner.

On lit un peu partout que Lacan a inventé de nouveaux noms divins, L'Autre, La femme, le Nom-du-père.

Or à suivre son texte de plus près, il s'agit moins pour lui d'élever ces noms à la dignité de la Chose que de les ramener au plus commun :

L'Autre n'existe pas, la femme n'existe pas.

Le Nom-du-père, par la magie du cristal de la langue, dans ce passage de l'inconscient structuré par le langage à l'inconscient comme réel du fait de « la langue », devient les *non-dupes errent*.

Si Lacan qualifie la Catholique romaine d'être la vraie religion, c'est en raison des paroles du Christ proférant : « *Je suis la vérité, la voie, la vie, etc.* »

La mort de Dieu incarnée par le Christ, fait problème, si on oublie qu'il y a une résurrection.

C'est ce que signifie le mystère de l'Eucharistie, où le pain et le vin sont le corps et le sang du Christ, et non pas simple représentation.

D'où la raison de l'efficacité de la prise des sujets par cette religion, puisque le fantasme de tout prêtre est d'être immortel.

La position de Lacan vis-à-vis de la religion et de Dieu reste pleine de paradoxes.

On va trouver dans le même texte — je fais ici référence à « *La Troisième* » — à la fois une charge très violente contre la religion où tout n'est que **foire**, **archiratée**, et **espère-ogne**, et en même temps cet avertissement : si la psychanalyse réussit contre la religion, elle s'éteindra comme un symptôme (la psychanalyse) dont la vérité est refoulée, oubliée.

Il y a donc intérêt à ce que la religion triomphe, à son ombre la psychanalyse et ses servants pourront proliférer.

Vous connaissez le tricycle des discours que Lacan propose, dans son séminaire « *Les non-dupes errent* » pour rendre compte des rapports entre la Science, la Psychanalyse et la Religion.

Il s'agit là d'une définition radicalement nouvelle des discours, à partir de la structure borroméenne et non plus moebienne.

Pourquoi ?

D'abord parce qu'elle lui est venue comme bague au doigt, à Lacan.

Il l'a dit, ce qui a produit un dire lui venant de sa pratique.

Un dire comme avènement d'un réel, confirmé de toutes les façons possibles par Soury et Thomé.

Donc Religion, Science et psychanalyse, tous du même côté lévogyre d'un nœud borroméen.

C'est comme ça, parce que les structures dont nous parlons ne sont pas amorphes mais orientées, et puis Soury et Thomé ont aussi confirmé la bonne orientation de Lacan.

Et moi, cela m'a été démontré sans bavure par ma fille âgée de cinq ans :

« *Papa, je veux plus que tu me coiffes, regardes les nattes que tu me fais,*

celle de gauche est toujours tordue. »

1. — **RSI** pour la religion qui réalise ce qui du symbolique peut s'imaginer : cela veut dire que Dieu qui ek-siste (R), trouve sa réalisation dans la présence du Christ, dont la réalité matérielle ou au contraire mythique (ou psychique) fait toujours débat.

La religion donne sens (S) à ce réel, lequel sens s'inscrit en représentations imbéciles sur le corps (I), avec la prolifération des symptômes comme événement de corps pour le sujet.

2. — **SIR** pour la science, qui symbolise ce qu'elle imagine du réel : cela veut dire que la science (la biologie, seule vraie science pour Lacan) produit des algorithmes (S) comme bout de savoir, des images (I) qu'elle se donne du réel (R) par le biais de ses machines (l'IRM par exemple, pour les neurosciences).

3. — **IRS** pour la psychanalyse : cela veut dire, que la psychanalyse invente (I) ce qui du réel (R) du symptôme, peut se symboliser (S).

Lacan le disait ainsi à son séminaire : « *J'imagine, vous, vous vous imaginez comprendre ce que je dis* ». Il marquait ainsi la distinction à faire entre l'invention de savoir et le tournage en rond dans son fantasme pour chacun de ceux qui venaient.

Pour Lacan « *J'imagine* » signifie qu'il invente le savoir et la vérité d'une touche du réel, qui ek-siste au symbolique (hors du symbolique de la chaîne signifiante) par le réel de « la langue » (constitués de signifiant dans le réel et qui ne font pas chaîne, au contraire du langage).

Pour conclure

On retrouve encore deux alternatives paradoxales chez Lacan :

— S'agit-il oui ou non d'aimer son inconscient pour ne pas errer ?

— Ou au contraire, parce que cet inconscient est un savoir sans sujet particulièrement emmerdant et même un chancre, tout en étant en même temps notre seul lot de savoir pour chacun, faudrait-il refuser de l'aimer et ainsi pouvoir errer pour la première de l'histoire ?

Athée ? Je ne me pose même pas la question, je m'en contrefous.

Je le serai, ne le sachant pas, mais pas sans le savoir comme moyen d'y parvenir dans sa conquête.

Je me suis toujours « *a* »thée, sans juger ni calculer.

Ce qui fait que je me suis souvent perdu.

Quand je suis perdu, je suis sûr que c'est la bonne direction.

Je mène ma vie, sans crainte, sans pitié, sans circonstances atténuantes.

Jamais sans recours, jamais sans pardon, jamais sans amour.

Alors mon titre, Dieu, le retour ?

Une erreur logique, donc une faute éthique. Parce qu'une fois arrivé, celui dont on parle n'est jamais reparti.